

LE JOUR, 1947  
26 Février 1947

## LES MAUX DE CE TEMPS

Quand les idéologues, quand les faiseurs de doctrines se pencheront davantage sur les régions et sur les peuples de l'univers, quand ils les connaîtront mieux (s'ils se font un scrupule de les mieux connaître), ils cesseront (s'ils sont de bonne foi), de préconiser dans le même moment, pour tous, la même loi sociale.

S'il y a quelque chose de clair dans le monde d'aujourd'hui, c'est que tous les hommes y sont malheureux. Et rien n'indique qu'à travers le malheur quelque espoir de soulagement soit près d'éclairer l'horizon.

Nous allons d'un désordre à l'autre, d'un abîme à l'autre. Tout se passe comme si, dans leur ensemble, les nations ne se contrôlaient plus. Partout la méfiance règne. Il n'y a plus en face de gouvernements impuissants que des gouvernements tyranniques.

D'un côté, c'est le doute qui ravage et qui ruine tout. De l'autre, c'est, sous le signe de l'égalité, un véritable esclavage.

Qu'on regarde à droite ou qu'on regarde à gauche, on a le spectacle d'une humanité désemparée. Et quand, par chance et par hasard, on a la nouvelle, ici ou là, d'une détente, quand dans la solution d'un conflit quelque sagesse apparaît, on n'a pas le temps de respirer que de nouveau l'écueil surgit et que la difficulté renaît.

Sous des apparences belliqueuses ou bénignes, chacune des deux parties du monde qui subsistent moralement fait à l'autre une guerre souterraine, une guerre meurtrière.

Et c'est ainsi que les propagandes se font chaque jour plus actives, plus insidieuses, plus virulentes.

De ce drame collectif, présenté fallacieusement sous un aspect humain et humanitaire, la terre entière fait les frais. Sous prétexte de vouloir égaliser en tout les rations, on fait violence à la nature.

Pendant que la nature nourrit généreusement les espèces qui la peuplent (on n'a jamais entendu parler de famine chez les insectes et chez les oiseaux), les hommes, avec tous leurs savants, toutes leurs bibliothèques et toutes leur intelligence sont dans la détresse.

Si la vie est de moins en moins réjouissante à Paris et à Londres, on l'imagine plutôt morne à Moscou.

Tel est le brillant résultat d'un siècle ou deux de littérature sociale et de découvertes.

Ce n'est pas le pessimisme qui nous fait écrire cela ; c'est la raison. Les faits sont tels qu'on ne peut sérieusement les discuter. La production universelle peut présenter aujourd'hui le décuple d'il y a cent ans. Le nombre des hommes n'a pas doublé depuis ce temps-là. Et toute l'Europe

et toute l'Asie manquent de tout, alors qu'il y a cent ans il y avait encore du bonheur en ce monde.

Peut-on tirer de là une leçon autre que morale ? Peut-on proposer pour sortir des ténèbres autre chose qu'une loi de charité librement consentie ? Qu'on y regarde bien : partout le travail est devenu un travail forcé. Partout on a fait de l'effort humain qui est la chose la plus belle et la plus noble, l'équivalent d'une servitude.

La vie, dont ce siècle attendait qu'elle se développât, comme une harmonie et comme un chant, est en recul sur ce qu'elle fut au Moyen-Age.

Pour ne pas sombrer dans de nouveaux naufrages, connaît-on un autre remède qu'une réhabilitation individuelle et collective de l'antique sagesse, qu'un retour au spirituel ?